

Fiche n° 1

Nadja, André Breton

1928, collection « Blanche », Gallimard

1964, Gallimard (Folio n° 73)

L'auteur

Pour André Breton (1896-1966) la création est une révolte, un engagement qui, participant à la quête du merveilleux, ouvre le procès du monde réel et doit aider l'homme à redevenir *un rêveur définitif*. Ses écrits poétiques et théoriques définissent et illustrent le surréalisme dont il est le guide.

L'œuvre et son contexte

Le texte accompagné de photos et de dessins est inspiré par la rencontre fulgurante du poète avec une jeune femme fascinante et bouleversante éclairant son destin d'homme et d'écrivain. Certains critiques l'accueillent comme un chef-d'œuvre, *fleur du surréalisme*, d'autres n'y trouvent qu'un assemblage creux d'images et de mots.

L'œuvre en quelques mots

Usant d'une importante iconographie, refusant la logique et les codes du roman comme de l'autobiographie traditionnels, appliquant le principe surréaliste du collage, Breton produit ainsi une œuvre hybride et inclassable. Il y démontre comment l'aspect hétéroclite de la vie ordinaire crée un paysage mental et induit une démarche esthétique.

Le thème dans l'œuvre

Nadja nous entraîne dans une quête existentielle et poétique. L'auteur explique au début de l'œuvre que l'homme se construit et se définit dans sa relation à l'autre et sa confrontation au monde. La vérité de l'être se trouve au-delà sans doute de l'apparence sociale et psychologique qu'il a construite. Il doit la chercher dans les signes que les hasards de la vie peuvent en donner et être à l'affût des événements, *ces faits glissades et faits précipices*, qui en seraient la clé. Cela passe par une observation particulière du réel dont témoignent les photos substitués de la description. Attentif au *hasard objectif*, il guette les manifestations d'un surréel merveilleux. Nous entrons ensuite dans un parcours initiatique parsemé de *pétrifiantes coïncidences*

comme celles qui présagent des rencontres avec ses amis surréalistes. Nous partageons l'expérience du rêve et des sommeils, assistons à des spectacles dérangement. Tout convergeait en fait à préparer l'apparition de Nadja dans un Paris étrange et trouble. Breton présente le journal daté de cette éphémère et décisive relation.

C'est un personnage magique, une fée *Mélusine*, médiatrice entre le réel et le surréel, le passé et le présent. *Inspirée et inspirante*, elle est l'image d'une création libérée des contraintes sociales et rationnelles. Elle détient un talent certain qu'elle n'a pas besoin de stimuler artificiellement. Ses paroles, ses lettres et ses dessins en sont la preuve. Incarnation de l'espérance, elle mène le poète à l'épanouissement artistique et amoureux évoqué dans l'épilogue. C'est aussi une créature tragique et pathétique. L'aggravation de son état et de sa marginalité lui valent un internement définitif que Breton juge comme une incapacité de nos sociétés à accepter ces génies susceptibles d'en bouleverser l'ordre et les valeurs. Son comportement envers elle n'est pas sans ambiguïté. Il adhère à la poésie fascinante de Nadja mais en refuse la réalité sordide et dérisoire. L'écrivain s'accomplit grâce à l'exploration du surréel dans laquelle elle l'a entraîné. Mais il refuse de se perdre dans l'aliénation de la folie.

Tout est dit

« J'ai vu *ses yeux de fougère* s'ouvrir le matin sur un monde où les battements d'ailes de l'espérance immense se distinguent à peine des autres bruits qui sont ceux de la terreur et, sur ce monde, je n'avais vu encore que des yeux se fermer. »

Échos

- *Aurélia*, Gérard de Nerval.

MARTINE MARES

Fiche n° 2

Alice au pays des merveilles, Lewis Carroll

1865, Macmillan (Le Livre de Poche)

L'auteur

Charles Lutwidge Dodgson (1832-1898) est un auteur britannique. Formé au Christ Church College d'Oxford, il y est professeur de mathématiques ; il est ordonné diacre en 1861 mais ne devient jamais prêtre. À côté de traités de logique et de mathématiques, il a écrit les aventures d'Alice, et des poèmes.

L'œuvre et son contexte

Alice au pays des merveilles est à l'origine un conte composé en 1862 par Lewis Carroll (le pseudonyme du révérend Dodgson) pour amuser les trois petites filles du doyen du collège, Lorina, Edith et Alice Liddell. En 1872 paraît une suite, *De l'autre côté du miroir*.

L'œuvre en quelques mots

Une après-midi d'été, Alice s'ennuie à écouter sa sœur lire un livre « sans images et sans dialogues », quand elle aperçoit soudain un Lapin Blanc, vêtu d'un gilet. Elle le suit dans son terrier et tombe tout à coup dans un monde merveilleux, où les maîtres mots sont l'absurde et le fantastique, et qui s'avérera être un rêve.

Le thème dans l'œuvre

Les aventures d'Alice semblent à première lecture échapper à toute logique : les lieux se modifient constamment, les personnages sont bizarres – animaux doués de parole ou humains fous et violents – et les discours sont souvent absurdes. On retrouve ici le goût de L. Carroll pour le « nonsense », un genre typiquement anglais marqué par l'absurde. Il faut également tenir compte du fait que Carroll a imaginé ce conte pour des enfants, et qu'il y a intégré des éléments qui leur étaient familiers (Dinah était la chatte des Liddell, le « Dodo » du chapitre 2 est Do-do Dodgson lui-même) ou susceptibles de les faire rire, notamment grâce aux jeux de mots (on ne peut que recommander une lecture en anglais pour les savourer pleinement) : par exemple, le Chapelier Fou et le Lièvre de Mars prennent au pied de la lettre deux expressions anglaises, « *mad as a hatter* » et « *mad as a March hare* ».

Mais une analyse plus approfondie montre que ce conte obéit à sa logique propre, celle du rêve. On apprend dès le début qu'Alice se sent « engourdie et endormie », et sa chute initiale dans le terrier est caractéristique du rêve. Le lecteur reçoit les clefs de ce rêve à la fin du livre : Alice se réveille, et sa sœur se prend à son tour à rêver, tout en sachant que si elle se réveille, « les tasses cliquetantes se changeraient en clochettes à brebis et les hurlements de la Reine ne seraient plus rien que les appels du petit berger » : les nombreuses aventures « vécues » par Alice correspondent à des éléments bien réels qu'elle perçoit inconsciemment. Son rêve fonctionne par associations d'idées, approximations, réminiscences – c'est le cas des nombreuses références d'Alice à des leçons ou des poèmes appris (ch. 1, 2, 3, 5-10). L'absurde devient la loi : Alice ne s'étonne pas de grandir ou de rapetisser constamment, de discuter avec une chenille ou un Chat de Chester, et l'arbitraire de la Reine ne la choque pas plus que cela.

Mais le rêve peut aussi devenir créateur, comme le montrent le calligramme de la queue de la souris et les nouveaux poèmes inventés par Carroll : ce conte exprime bien la toute-puissance de l'imagination, par-delà la raison, dans une logique presque surréaliste.

Tout est dit

« Lorsqu'elle y repensa par la suite, elle admit qu'elle aurait dû s'étonner [d'entendre le Lapin Blanc parler], mais sur le moment, tout lui sembla naturel. »

« Nous sommes tous fous, ici, dit le Chat. Je suis fou. Tu es folle. »

Échos

- *Le Magicien d'Oz*, livre (L. Frank Baum, 1900) et film (V. Fleming, 1939).
- Tim Burton, *Alice au pays des merveilles* (2010).

ADRIENNE BERNARDI

Fiche n° 3

La Liste de mes envies, Grégoire Delacourt
2012, éditions Jean-Claude Lattès (2013+ édition de poche)

L'auteur

Grégoire Delacourt est né en 1960 à Valenciennes. Publicitaire, il se fait une solide réputation en créant des slogans pour de grandes marques comme Cœur de lion, EDF, Lutti ou Apple. Son premier roman publié en 2009 remporte un franc succès et obtient cinq prix littéraires.

L'œuvre et son contexte

Deuxième roman de l'auteur, *La Liste de mes envies* est un succès éditorial (prix Méditerranée des lycéens 2013) porté au théâtre par Anne Bouvier avec Mickaël Chinirian (mars 2013 à Paris).

Même si l'auteur déclare : « J'avais simplement envie de rendre hommage à ces métiers du textile qui ont bercé mon enfance », le thème de ce roman dépasse largement ce cadre.

L'œuvre en quelques mots

Quels peuvent être *a priori* les rêves d'une mercière de 47 ans, habitant Arras ? Les mêmes que ceux de Madame Tout-le-monde : argent, beauté, amour et vacances ! Mais que deviennent ces rêves lorsque cette femme gagne au Loto ? Et que dire des rêves de son mari ? Finalement, l'argent est-il source de bonheur ?

Le thème dans l'œuvre

Jocelyne est une femme comme il y en a tant. Issue d'un milieu populaire, elle mène une vie plutôt monotone, entre un mari violent, un fils instable, une fille qui a fui le domicile pour faire du cinéma d'art et d'essai, et le souvenir lancinant d'un « cadavre ». Pour broser un portrait presque complet de sa vie, il faut rajouter une mère trop tôt disparue, un père « emprisonn[é] dans une boucle de six minutes de présent » à la suite d'un AVC, deux amies jumelles, à la recherche du grand amour tout en jouant au loto, une mercerie qu'elle gère en fonction de ses clientes et des saisons et un blog « modeste » qui lui permet d'échapper à son quotidien. Une vie sordide parfois, triste souvent

« Je suis grande maintenant alors je ne pleure pas [...] mais dire que j'ai décidé de ma vie, ça non. »

Alors quand, la première fois qu'elle joue à l'Euro Millions, elle gagne dix-huit millions, elle se pose de nombreuses questions. Sur sa vie. Sur son bonheur. Sur les enjeux et les problèmes que peut poser ce chèque.

Parce que toute vie semble basée sur des mensonges, Jo décide de mentir par omission à son mari et ne pas lui avouer ses gains. Parce que tous les deux ont des rêves et qu'ils ne sont pas compatibles. « Moi, mes rêves, ils se sont enfuis » mais ceux de son mari sont matériels : « un écran plat », « une Porsche Cayenne », « la collection complète des *James Bond* en DVD ». Parce qu'elle aime son Jocelyn et qu'elle ne veut pas le perdre, même si parfois elle pleure à cause de lui, ou qu'elle pense se suicider. Une vie ordinaire, d'un couple ordinaire, une vie qui bascule à cause de quelques chiffres donnés par hasard, dans le bon ordre.

18 millions d'euros qui transforment « la liste [des] besoins » de Jo en « liste de [ses] envies », envies qui évoluent au fil du temps puis en « liste de [ses] folies ».

18 millions d'euros pour être plus heureux ? C'est ce que croit son mari qui disparaît brutalement, emportant le fameux chèque. Deux ans plus tard, ses envies passées, il ne lui reste plus que l'ennui et la solitude alors que Jo s'est refait une santé physique, morale et sentimentale en changeant radicalement de vie.

Le bonheur, c'est peut-être de vivre en harmonie avec soi et ceux que l'on aime.

Tout est dit

« Je pense à moi, à tout ce qui me serait possible maintenant et je n'ai envie de rien. Rien que tout l'or du monde puisse offrir. » (p. 64)

« ... je ne suis pas riche [...] je possède juste la tentation. Une autre vie possible. [...]. Plein de choses nouvelles. Mais rien de différent. » (p. 102)

« ... nos besoins sont nos petits rêves quotidiens. » (p. 127)

Échos

- <http://www.gregoiredelacourt.com/>
- Voir aussi *La Dentellière* de Pascal Lainé, prix Goncourt 1974 et *Les Choses* de Georges Perec, prix Renaudot 1965.

ISABELLE QUELLA-GUYOT

Fiche n° 4

« J'ai tant rêvé de toi », *Corps et biens*, Robert Desnos

1930

L'auteur

Poète autodidacte, Robert Desnos rejoint avec élan le mouvement surréaliste en 1922, dont il devient un des plus féconds représentants jusqu'en 1929. Membre de réseaux de résistance à partir de 1942, il est arrêté en 1944 et meurt d'épuisement en 1945 après avoir été déporté au camp de Terezin (Tchécoslovaquie).

L'œuvre et son contexte

Desnos rencontre en 1924 une chanteuse de music-hall, Yvonne George, pour laquelle il voue une passion absolue, hélas non partagée. Elle devient une source d'inspiration pour de nombreux poèmes et représente la femme mystérieuse de « J'ai tant rêvé de toi ». En avril 1930, Yvonne George meurt de la tuberculose à l'âge de 33 ans. Desnos l'aimera désespérément au-delà de la tombe.

L'œuvre en quelques mots

Critiquant la toute-puissance de la raison, les surréalistes se sont plongés avec enthousiasme dans l'exploration des rêves. Robert Desnos avait acquis au sein du groupe la réputation d'une grande réceptivité aux états de demi-sommeil, ou de rêves hypnotiques et ce texte peut être considéré comme une sorte de transcription d'un état de transe propre au poète-voyant.

Le thème dans l'œuvre

L'auteur construit une figure féminine idéale qui ne sera jamais identifiée sinon par l'amour qu'il éprouve pour elle. Il s'adresse directement à la femme aimée en quatre temps, chacun introduit par la reprise du titre. Nous remarquons la force du lyrisme amoureux et la puissance du rêve qui y est associé. Comme pour Verlaine ou pour Éluard, le rêve est avant tout expression lyrique du sentiment amoureux. On retrouve ici l'emploi constant de la première personne, associée à un lexique amoureux. Toutefois les expressions de cette passion réduisent le poète à un rôle passif. Cette rêverie amoureuse reste très charnelle en ce qu'elle insiste sur l'aspect physique de la relation. Mais

en même temps, elle finit par faire perdre au rêveur tout contact avec la réalité et toute capacité à y prendre pied. L'état même de Desnos est associé au doute et à l'incertitude dans cet état de trouble entre rêve et réalité. Si le rêve est refuge car il permet de « réaliser » un amour impossible, son irréalité est constamment soulignée. On note la progression des termes qui vont vers une déréalisation de plus en plus marquée. Le rêve s'apparente à la mort : il conduit à la perte et sa toute-puissance finit par empêcher une relation réelle. Desnos dit la difficulté de passer du rêve à la réalité, de confronter l'image idéalisée du rêve à la réalité effective, et il insiste très matériellement sur cette dimension. L'expression « Ô balances sentimentales » qui scinde le texte en deux parts suggère l'impossibilité amoureuse même : à aucun moment les deux personnes ne peuvent coïncider ; puisque la jeune femme refuse son amour, elle est seulement ombre, mais si l'occasion de cet amour se produisait, Desnos ne saurait s'y plier, et il deviendrait une ombre à son tour. Il va plus loin en suggérant que ce refuge délibéré dans le rêve aboutit pour lui-même à une disparition plus marquée : il est condamné au sommeil et ce sommeil devient analogique d'une mort à soi-même. Ce poème explore donc la rêverie amoureuse tout en soulignant les ambivalences et les dangers : refuge, elle conduit au retrait du monde réel et à la disparition de soi. Reste l'exercice poétique, la volonté d'exprimer le rêve par des mots.

Tout est dit

« Aujourd'hui Desnos parle surréaliste à volonté. [...] Il lit en lui à livre ouvert et ne fait rien pour retenir les feuillets qui s'envolent au vent de sa vie », André Breton, premier *Manifeste du surréalisme* (1924).

Échos

- Cf. fiche n° 25 « Mon rêve familial », *Poèmes saturniens*, Paul Verlaine.

JÉRÔME DELOIRE